

L'Histoire au long cours du capitalisme

Par Alexandre Reichart

À propos de : Pierre Dockès, *Le Capitalisme et ses rythmes, quatre siècles en perspective. Tome I : Sous le regard des géants*, Classiques Garnier, Bibliothèque de l'économiste 13, 2017, 965 p.

Si l'analyse économique était tombée dans un cul-de-sac avec un excès de formalisation mathématique, est-ce que l'Histoire économique permettrait d'en sortir ? Pierre Dockès nous propose un « voyage au long cours », destiné à saisir l'essence de la vie économique.

L'éclatement de la bulle des *subprimes* aux États-Unis, en 2007, s'est rapidement mué en une crise économique mondiale, que les économistes ont pris l'habitude de désigner sous le nom de « Grande Récession », en référence à la Grande Dépression des années 1930, dont l'impact fut considérablement plus important.

Elle a surtout rappelé, s'il le fallait encore, que l'activité économique ne connaît malheureusement pas de croissance continue, mais qu'elle est caractérisée par des cycles, des phases d'expansion auxquelles succèdent des phases de dépression, et ainsi de suite. C'est à cette nature inévitablement cyclique de l'activité économique qu'est consacré l'ouvrage de Pierre Dockès, dont le premier tome constitue déjà le fruit d'un travail colossal.

Une démarche historique et hétérodoxe

Pour comprendre la marche du monde, les modèles économiques peuvent se révéler insuffisants. L'ouvrage commence par cette formule : « *L'analyse économique standard (mainstream) règne sur les manuels et les revues scientifiques, elle oriente la recherche, préside aux politiques.* » (p. 9)

Pierre Dockès reproche à l'orthodoxie néo-classique ses excès de formalisation mathématique, de spécialisation conduisant à une « *balkanisation des savoirs* », d'enthousiasme pour l'économie de marché, mais aussi son caractère scientifiquement biaisé et « *anhistorique* », « *oublieux des faits et des théories du passé, même récent.* » (p. 12)

Pour comprendre l'évolution économique du monde, rien ne remplace, aux yeux de l'auteur, la démarche historique et l'analyse des crises économiques dans leurs contextes. Si l'on ne peut tirer des leçons des modèles économiques, tirons donc des leçons de l'Histoire ! Spécialiste d'Histoire économique, André Strauss qualifie Pierre Dockès d' « *économiste qui n'aime pas l'économie* » – en référence à la science économique orthodoxe – et qui lui préfère l'Histoire.

Histoire des faits et de la pensée économique

L'auteur se propose donc d'analyser les « *rythmes économiques [...] du point de vue de l'économie historique* ». (p. 12) Pour ce faire, il choisit judicieusement de mêler l'analyse des faits et des théories économiques, affirmant que « *L'histoire des faits et l'histoire des idées doivent marcher main dans la main.* » (p. 12)

Pierre Dockès entame son « *voyage au long cours* » (p. 14) par des observations générales sur les cycles économiques, et rappelle que Schumpeter, Kitchin, Juglar et Kondratiev constituent les soubassements théoriques majeurs. Présentant de façon quasi exhaustive les principales contributions des économistes sur le sujet, il ne manque pas de distinguer les analyses qui soulignent le caractère exogène des crises de celles qui avancent leur endogénéité. Les nombreuses références à la littérature et les emprunts à la philosophie viennent illustrer le propos.

Après ces indispensables préalables, l'auteur s'attelle à une tâche bien précise : la périodisation des rythmes économiques, le découpage de l'Histoire en fonction des

événements économiques et sociaux majeurs. Et Pierre Dockès souligne, à juste titre, que « *les études qui se focalisent sur un aspect et négligeant les autres sont à la fois insuffisantes et aveuglantes.* » (p. 128) Sources primaires et secondaires à l'appui – l'auteur synthétise des contributions majeures telles que celles d'Angus Maddison, de Thomas Piketty ou encore des controversés Carmen Reinhart et Kenneth Rogoff – Pierre Dockès s'emploie donc à analyser la marche de l'Histoire dans sa globalité.

Une « périodisation plurifactorielle et systémique »

Il s'emploie donc à prendre en compte l'ensemble des facteurs influençant le niveau d'activité économique (techniques, monétaires, financiers, démographiques...), arguant que « *L'histoire suppose une périodisation plurifactorielle et systémique où les différents éléments réagissent les uns sur les autres.* » (p. 128) Dans ce cadre, influencé par les traditions marxiste et régulationniste, l'auteur définit les notions d'ordre et de paradigme productifs.

L'ordre productif correspond à un système complexe doté d'une certaine cohérence assurant lui-même sa reproduction d'ensemble pendant une période donnée, mais qui provoque par la même occasion une série de tensions conduisant à la crise. Il peut être national, continental voire mondial. Le caractère endogène des crises est ici mis en avant, et Pierre Dockès indique que l'Histoire est caractérisée par une succession d'ordres productifs.

À la notion d'ordre productif qui se situe dans une « *réalité tangible* » (p. 140), l'auteur ajoute celle de paradigme productif, défini comme une représentation dominante, dans un cadre spatio-temporel donné, de la façon efficiente de produire, combinant ses modalités techniques, économiques, sociales et institutionnelles.

Une critique des fameux cycles Kondratiev

Avec ces notions d'ordre et de paradigme productifs, Pierre Dockès opère une analyse des rythmes longs, et ne manque pas de critiquer les fameux cycles Kondratiev, dont l'enchaînement lui paraît « *réducteur* » et « *trop « mécaniste »* » (p. 147). Aux yeux de Dockès, le premier cycle Kondratiev (1789-1847/51) – celui de la

machine à vapeur et du textile – ne serait qu’un « *artefact* » dont l’expansion coïnciderait avec un mouvement de révolution politique et de guerre, et la dépression avec un retour à l’ordre politique ancien, qui s’accompagnerait d’un mouvement déflationniste.

Le deuxième cycle Kondratiev (1851-1895) – celui de l’apogée du « *capitalisme industriel libéral* » et des chemins de fer – lui paraît « *plus sérieux* », alors que le troisième cycle Kondratiev (1895-1945) – celui de l’automobile et de la radio – est qualifié de « *bâtard* » et constitue un « *ordre productif incomplet* » aux yeux de Pierre Dockès : « *le capitalisme monopoliste de la grande industrie* ». Quant au quatrième et dernier cycle de Kondratiev, entamé en 1986, il paraît davantage pertinent aux yeux de l’auteur.

L’ « ordre productif incomplet » des années 1930 et de la période contemporaine

Dockès consacre l’année 1986, commencement d’une nouvelle phase longue d’expansion pour l’ensemble du monde, exception faite des États-Unis, qui n’entament cette phase ascendante qu’en 1992. L’auteur indique alors que l’ordre productif « *bâtard* » et « *incomplet* » qui s’est imposé depuis 1986 peut être rapproché de celui qui s’était imposé durant la phase d’expansion longue de 1895-1929.

Dans les deux cas, l’ordre productif est incomplet, car il souffre d’un mode de régulation inefficent, qui a conduit à la Grande Dépression des années 1930 dans le premier cas, et à la crise de 2008 dans le second. « *La tâche du futur* », indique l’auteur, « *devrait être la mise en œuvre d’une coordination intentionnelle à l’échelle mondiale* » (p. 149), par le biais d’organisations internationales. « *L’humanité s’en avèrera-t-elle capable ?* » se demande Pierre Dockès, concluant son propos d’étape par une vision pessimiste de l’avenir. C’est alors que l’auteur nous invite dans son voyage dans le temps ...

Des crises d’Ancien régime à la Grande Dépression

Une fois sa grille de lecture développée, Pierre Dockès se penche sur les crises économiques des siècles passés, en commençant par les crises d’Ancien régime. Sa

grille d'analyse se distingue de celle d'Ernest Labrousse : Dockès prend soin d'envisager la possibilité de crises générales liées à des mouvements de surproduction de grains. La grande érudition de l'auteur nous permet de nous pencher sur des crises peu connues du grand public : la crise bancaire florentine de 1340-1345, la crise financière de 1557-1559, le Grand Parti de Lyon, le « commerce du vent » – cette opération spéculative de 1609, qui précède la fameuse crise des tulipes de 1636-1637 – ou encore les crises monétaires de la Suède du XVIIe siècle ...

Pierre Dockès n'oublie pas les crises économiques incontournables, et prend constamment soin de lier théories et faits, de nous livrer les analyses des économistes de référence pour chacune de ces crises. Il convoque donc Adam Smith pour les crises du XVIIIe siècle, les autres économistes classiques et Marx pour celles du XIXe siècle, et bien évidemment Keynes et ses disciples pour « la grande crise des années trente ». Mais l'auteur prend également soin de mobiliser d'autres références théoriques, moins connues, à l'instar de la théorie des « états d'esprit » de John Mills, de la dynamique de l'épargne et de l'investissement de Mikhail Tugan-Baranovsky, des contributions d'Arthur Spiethoff ou encore des thèses d'Hobson, Foster et Catchings sur l'excès d'épargne.

Une somme d'ores et déjà monumentale

Le premier volume de ce « voyage au long cours » se conclut avec l'idée que les théories développées dans les années trente connaîtront un regain d'intérêt et un renouvellement avec la Grande Récession initiée en 2007-2008. On attendra le second opus pour comprendre en quoi les contributions du techno-pessimiste Robert Gordon et de l'ex-Secrétaire au Trésor de Bill Clinton, Lawrence Summers, remettent au goût du jour l'idée de « stagnation séculaire » chère à Alvin Hansen. Mais aussi comment et pourquoi les idées keynésiennes ont été dépassées par un retour en force des économistes de l'offre – monétaristes et Nouveaux Classiques – lors du changement de paradigme des années 1970 et 1980.

On ressort de cette lecture d'ores et déjà enrichi d'une bien meilleure compréhension des « rythmes économiques », grâce au premier volume d'une œuvre qui s'avérera probablement magistrale, et qui est le fruit de longs travaux, initiés dans les années 1980 avec Bernard Rosier, Professeur à l'Université Aix-Marseille II et Directeur de recherche au CEDERS, à qui l'ouvrage est dédié. Fort de cette somme

monumentale et de ces travaux considérables, Pierre Dockès marche peut-être dans les pas des géants dont il se réclame : Fernand Braudel et Ernest Labrousse.

Un syncrétisme nourri d'influences diverses et variées

De ces deux éminents représentants de l'école des Annales, Pierre Dockès retient l'idée d'une Histoire structurée par des longues phases - des mouvements de longues périodes - par opposition à une Histoire politique événementielle qui met surtout l'accent sur les faits singuliers et les grands individus. Mais si Dockès s'inscrit dans la lignée de Braudel et Labrousse, il est également fortement influencé par les traditions régulationniste et marxiste.

De l'école de la régulation – représentée notamment par Michel Aglietta, Robert Boyer et Jacques Mistral – Pierre Dockès retient que les phases de développement du capitalisme se définissent sur la base de modes de régulation et d'arrangements institutionnels. La singularité de l'approche de Dockès réside toutefois dans son approche cyclique, dans un évolutionnisme dynamique qui le rapproche également de Marx.

En effet, Pierre Dockès s'inscrit aussi dans une tradition marxiste non-dogmatique : pour lui, les rapports de classes ont une influence certaine, mais ne sont pas aussi déterminants que chez Karl Marx. Elle n'explique pas entièrement la marche du monde, car d'autres facteurs sont également à prendre en compte.

Ces trois influences s'ajoutent aux théories des cycles de Schumpeter, Kitchin, Juglar et Kondratiev, qui nourrissent fortement son analyse des cycles économiques. Finalement, ce qui caractérise le mieux l'approche de Pierre Dockès, c'est son syncrétisme, sa capacité à s'inspirer de traditions intellectuelles diverses et variées, mais qui peuvent également s'avérer complémentaires.

Publié dans lavedesidees.fr le 11 septembre 2019